

Je me perds, plus encore, dans quelques mystères : je suis le bourdonnement obsessionnel que l'on entend dans les films de David Lynch, et qui nous chuchote la complexité du monde; je suis le regard de Maria Casarès quand, aux côtés d'Orphée, elle se retourne sur la félonie et plante l'ombre de ses yeux dans le doute; je suis les pleurs de désespoir du lutteur, quand il se croit maudit en perdant le combat de sa vie; je suis la grâce replète de Psyché, un généreux sein à l'air, une gorge aussi laiteuse qu'hospitalière, endormie dans un sommeil magique d'avoir, par curiosité, ouvert le coffre qui renferme une partie de la beauté de Proserpine; je suis le chemin qui mène au bout de ces choses qui n'ont pas de fin...

Kriiiiiiiiiiiiiiiiiiiii Kriiiiiiiiiiiiiiiiiiiii Kriiiiiiiiiiiiiiiiiiiii

Le beau Djihad, chaque jour plus bouleversant par sa sensualité portée avec une réelle innocence, a endossé cet été les fonctions de maître-nageur sur l'une des grandes plages de Tanger. Debout, au sommet de sa chaise haute, il s'époumone dans un long sifflement des plus stridents. Puis : « Revenez sur la berge, revenez sur la berge, vous risquez la noyade... Noyade! Noyade! Noyade imminente », s'écrie-t-il en faisant de grands gestes, intimant aux baigneurs un ordre de retour. Les courants sont forts ce jour-là, et pourraient balayer vers le grand large tous ceux qui auraient la faiblesse de vouloir se laisser porter par la houle. Bercer par les vagues. Vers le lointain. Se laisser flotter. Les yeux dans le bleu du ciel. Le bleu des lentes vagues. Aménité des fonds. Dès lors, les nageurs essaieront de rester vigilants et de ne pas se laisser entraîner par la grâce des courants.

Kriiiiiiiiiiiiiiiiiiiii Kriiiiiiiiiiiiiiiiiiiii Kriiiiiiiiiiiiiiiiiiiii

Certains cependant restent irrésistiblement attirés par l'infini.

Je suis entré par effraction dans une toile de Matisse, où la chère odalisque que je devais retrouver était remplacée par une liseuse des plus studieuses. Elle ne m'a pas entendu. Je l'ai effleurée en allant vérifier que ma désirée ne s'était pas cachée à l'arrière du tableau, mais elle n'a pas même senti le souffle de ma présence la frôlant; elle n'a pas entendu le bruit de mon ombre glissant sur les murs couverts d'un papier imprimé de corolles de dahlias, ondoyant sur l'étoffe bronze des rideaux, s'écoulant sur les tapis rouges et vénérablement usés. J'ai manqué renverser le vase plein d'arums qui se tenait au bord de sa table; mon image s'est reflétée dans la vitre de la haute fenêtre refermée sur une vue sur la baie; les lattes du vieux parquet de chêne ont crissé sous mon pas : mais la liseuse lisait et mon odalisque restait absente. Je m'en suis allé de ce tableau l'âme en peine et de la solitude plein la poitrine.

La maîtresse, au moyen d'un petit morceau de craie crissant, écrit sur l'antracite du tableau : Orphée. Elle se retourne pour vérifier que les élèves sont bien attentifs. Elle a le regard noir de Maria Casarès.

*
* *

Omar Khayyam écrivait :

Le bien et le mal qui sont dans la nature humaine,
Le bonheur et le malheur que nous garde le destin...
N'en accuse pas le Ciel, car, au point de vue de la sagesse,
Ce Ciel est mille fois plus impuissant que toi.

Tomas Colaço éprouva un soudain et irréprouvable désir de s'immiscer dans un univers à la façon de Rubens. Ami de Salvy de Richemont, cinéaste, sculpteur et peintre dont le coup de pinceau pouvait évoquer avec grâce l'exigence et la générosité lyrique du baroque flamand, Tomas fit appel à son talent pour se faire immortaliser au cours d'exercices équestres. Le portrait gagnerait en noblesse et Salvy de Richemont, autant par éducation que par passion, maîtrisait parfaitement le monde des chevaux, comme il avait une connaissance intime de ses prestigieux prédécesseurs dans l'histoire de l'art. Rendez-vous fut donc pris sur les rivages de l'océan Atlantique, à la plage de Sidi Kacem, où un proche club d'équitation estampillé « royal » permettait la location d'alezans racés, au port et à l'allure irréprochables. Richemont s'assit sur un tabouret pliant, puis commença à œuvrer dans un large carnet de croquis ouvert sur une planche posée à même ses genoux. Aussi autoritaire qu' impatient, il ordonna au jeune Lisboète d'effectuer quelques figures parmi les plus courantes, de les répéter et les répéter encore, jusqu'à ce que son œil de cinéaste, habitué au mouvement, de sculpteur aimant les volumes, et de peintre excellent à donner vie aux aplats de pigments, trouvât le juste point et le parfait équilibre, qui étaient pour un classique comme lui une préoccupation allant jusqu'à l'obsession : il déconstruisait l'art des grands maîtres pour faire sien leur génie, celui de son tuteur spirituel, l'ardent Goya, en tête. Au fil des pages qu'il colorisait de pastels, de craies et de sépia, on vit se dessiner dans son carnet la possibilité d'un triptyque, où le séduisant Colaço, comme un cavalier intemporel repêché dans les méandres de la mémoire du XVII^e siècle, effectuait avec un brio qu'il n'avait pas véritablement dans la réalité, une gracieuse pirouette renversée, un pas espagnol tout d'élégance et un piaffer de grand cavalier. Tomas allait l'amble quand l'œil de Salvy de Richemont voyait en lui un Alexandre à la conquête du monde. Le regard du peintre pétillait... Il s'amusait à un sujet aux dimensions de son imaginaire et de son énergie.

Parce qu'il aime à se donner en représentation, Tomas Colaço décida de faire exécuter son portrait en saint Sébastien au martyr, par un artiste japonais reconnu de passage à Tanger, qui louait une chambre, ainsi qu'une pièce en guise d'atelier, dans une pension aussi borgne que libertine de la Montée de la Playa. Le Nippon exigea que Tomas se déshabillât, lui enchaîna les poignets qu'il fit pendre par un crochet fixé dans le haut plafond de la pièce, et demanda à deux jeunes garçons splendidement charpentés, des porteurs au proche marché, couverts de pagnes noués dans une gaze de coton blanc du plus bel effet, de le porter comme s'ils déposaient de croix le saint transpercé de flèches. Ce Sébastien dénudé était accompagné dans sa lente agonie par ces deux pages caressants et complaisants, dont les soins pour alléger la douleur du martyr étaient aussi remarquables que peu orthodoxes. Tomas n'eut jamais les moyens de régler son cachet au peintre japonais, qui revendit l'œuvre à un riche collectionneur amateur de nus masculins, figure invertie de la Vieille Montagne ; le tableau fut longtemps, et aujourd'hui encore, attribué au pinceau du fameux Chilien, sophistiqué et hyperréaliste, amoureux de Tanger qu'il hanta de sa discrète présence pendant un demi-siècle, Claudio Bravo.

elle dissimule sa mélancolie derrière un bouquet carné

cannibale et aimante

dévorances

L'appel à la prière griffe l'aube. Le matin s'ouvre sur la baie. Le ciel, rose *Moumbatten*, bascule dans les héliotropes, le parme et le lavande, avant de s'installer dans la mélancolie d'un bleu charron d'aurore d'automne. Les rares lumières essaimées de la vieille ville perdurent dans l'entrelacs en aplats des terrasses de la médina, gris de lin ou d'un rouge brique douloureux. Voilà l'heure des goélands quand, aux premières lueurs du jour, ils deviennent fous et annoncent au monde leur furie dans des planés audacieux et des hurlements insensés. L'heure, aussi, où les mères de famille s'offrent la liberté de monter seules sur le toit des maisons, venues embrasser la sérénité du moment avant une nouvelle journée de corvées et de chamailleries des enfants. La fraîcheur s'évapore avec les ombres qui s'étrécissent. Les ultimes arabesques d'une odeur épaisse d'amour et de mystère planent encore dans la clarté vacillante de l'air. Le monde s'éveille avec une douce paresse. Il faudra encore traverser un nouveau jour. Les hommes, quant à eux, s'agitent fébrilement dans un sommeil animé des derniers rêves de la nuit.

Une jeune femme fatiguée et heureuse, appuyée à la balustrade du toit de l'immeuble, regarde l'aube s'emparer en silence de la baie, en fumant avec une délectation toute particulière une dernière cigarette avant d'aller dormir. La nuit fut belle. Un grand nouveau jour s'annonce dans les brumes de l'aurore.

Oh! mon beau Jassim, pourquoi ne m'as-tu jamais dit que tu m'aimais? J'en aurais eu tant besoin, parfois, dans ces tristes moments qui jalonnent une existence. Ton regard de clown mélancolique et ton sourire broyé par une vie souvent indigente, me ramènent à ses années fracassées de joyeuse bohème, où nous jouions avec le monde qui, pour nous, avait la légèreté de l'insouciance. Nous étions pauvres et aussi

démunis que des chiens abandonnés, bercés d'illusions et d'une naïveté de poètes, mais quelle énergie et quelle vitalité nous habitaient. Nous aurions pu révolutionner la Terre entière et abattre toutes les compromissions. Que nous étions beaux! Que nous étions forts! Aussi quel mot plat que celui qui exprime le bonheur, mais quel sentiment souverain : il fallait avoir vécu tout ce que nous avions connu pour en saisir la noblesse. Souviens-toi, mon beau bateleur, mon ami de guingois, remémore-toi ces pauvres polichinelles que nous étions, grimant les pentes du quartier espagnol de la ville en chantant aux étoiles, revenant de maraudes dans le port et chahutant comme de jeunes chats des rues se prenant pour des ocelots. Nous allions de bar en bar en riant et en guettant quel aventurier se joindrait à nos félicités. À évoquer ces instants et ces lieux, je ressens cette pointe de tristesse qui doit être l'apanage de l'âge, ce petit clignotement de l'âme qui dénonce combien trop de temps est déjà passé. Nous nous arrêtions en habitués des lieux à ce fameux Petanca, un bar maintenant fermé. Le club ibérique, sous l'ombre protectrice de l'église espagnole, où des nuits durant les amateurs de pétanque et les alcooliques du quartier venaient boire du mauvais vin et s'escrimer sur les deux grands terrains sablés. Au comptoir du bar, dans une profonde véranda vitrée s'ouvrant sur les boulo-dromes, accoudés au zinc tout en longueur nous commandions bière sur bière, dans la compagnie amère et bougonne de Mohamed Choukri, qui nous assénait des leçons de pauvreté digne et de moralité artistique, en ne parlant que de lui. Hamri nous prenait dans ses bras comme si nous étions ses enfants et monologuait comme seuls les prophètes et les fous peuvent le faire, dans des propos décousus où il mélangeait au goût du vin la pureté du ciel de Jajouka. L'ami Rubio, aussi fidèle que les vieux cabots qu'il recueillait sur la terrasse de son modeste appartement en ruine, sur le toit de l'immeuble

de sa famille, tonnait à la gloire de son compagnon disparu Mohamed Khair-Eddine, à celle des lettres, de la liberté et de notre amitié. Mohamed Drissi, de son œil malin et avec l'acuité de ceux qui souffrent de la douleur du monde, nous racontait les arcanes de la beauté et celles de la jouissance. J'allais oublier Ahmed Maïmouni, inutile et solaire, toute sa vie partagée avec de belles et riches femmes, et qui amenait avec lui la franchise, la candeur et la hardiesse des docks où il avait passé sa jeunesse de fils de la médina. Tous ces amis devisaient vainement la nuit entière qu'ils passaient en braillements, défis, élucubrations, déclarations autant d'amour que de guerre, accompagnant ainsi leurs beuveries jusqu'à être assommés et s'en rejoindre, piteusement et hurlant dans la nuit brumeuse, vieux loups blessés qu'ils étaient, leurs misérables appartements puant l'alcool rance, la transpiration de célibataires briscards et le tabac brun froid. Nous deux, amoureux sous la lune et dans le frimas des ténèbres, nous descendions alors de quelques mètres et achevions notre vagabondage dans la lumière mordorée du Tangerinn, embrassant l'aigreur des fantaisies baroques du Festin nu, dans l'ombre improbable d'un Burroughs suivi de près par ses acolytes Ginsberg et Giorno. Oum Kalthoum chantait pour nous jusqu'à la fin de la soirée ses douloureuses mélodées, les amours contrariées, les séparations tragiques et la souffrance due à l'absence d'un aimé. Aziz, notre bon serveur, souriait de nos regards embués à force d'écouter tant de malheurs, et d'une tournée offerte nous redonnait un sourire qui nous accompagnerait jusqu'au bout de la nuit. John Suttclif, le maître du lieu, rendu infirme par une vie d'excès, restait assis dans un coin du bar et observait ses jeunes clients avec dans le regard une impuissance gourmande. Quelques alcooliques seulement s'aventuraient dans cet antre oublié de tous, où les fantômes d'un Tanger débauché et épicurien, révolu depuis

bien longtemps, repoussaient la mollesse morale de nos contemporains riches de tartufferies. Sous les dais de vieux satin peint de doré, assis sur des banquettes de moleskine vermeille, nous rêvions d'Orients permissifs et de révolutions rédemptrices. Nos mots et nos histoires s'enchaînaient comme autant d'embrassements. Ton regard, si plein de cette ingénuité que les idéalistes et les chantres savent garder, enlaçait mes œillades amoureuses. Je t'aimais comme on idolâtre. Maintenant je le sais, tu m'aimais toi aussi, Jassim, ô mon beau Jassim, mon garçon à la fragilité bancale des clowns. Mais jamais tu n'as osé effectuer le pas de me le dire. Quel fleuve infranchissable était-ce donc là à tes yeux ?

Omar Khayyam écrivait :

Sois prudent : la fortune est incertaine ;

Prends garde : le glaive du destin est acéré.

Si le sort te met des amandes douces dans la bouche,

Ne les avale pas, du poison s'y mélange.

Je suis entré dans une toile de Matisse où m'attendait, yeux noirs écarquillés comme deux gouffres, une étrange odalisque aux cheveux d'ébène et à la croupe de houri. Vêtue d'un fourreau de grand soir, cousu dans une pièce d'organdi noir, au long de laquelle avaient été incrustées des bandes d'une précieuse dentelle, elle ressemblait, elle qui était gironde et ainsi ficelée, à la reine d'une ruche où le miel aurait coulé à profusion. Son invite, sur le drap cramoiis aux motifs de palmes sur lequel elle était allongée, était aussi sucrée que le nectar dont elle semblait la gardienne. Notre nuit fut onctueuse et douce comme elle avait paru le promettre.

on ne peut pas se sauver en sauvant le monde

Il est rare que je pleure. J'envie, d'ailleurs, les larmes faciles ; cette possibilité d'épanchement. Quand j'appris la mort du chanteur Prince, j'ai pleuré un soir entier. Nous avons tant dansé. Tant de bonheur hissé au son perché de sa voix. Oubli de soi. Il nous restera d'avoir appris à saisir l'âme mauve des ondées.

j'observe, je transforme, je transfère, je rabote ce qui dépasse, c'est tout !

El tient son revolver à bout de son bras tendu. El vise entre les deux yeux du lecteur. El sait que c'est là la force des faibles, mais El en jouit avec autant d'intensité que si El avait eu la crédulité de se penser invincible et omnipotente.

un seul souffle ne saurait suffire

je cherche une phrase définitive, mais je n'en trouve pas

J'en reviens à El, quand El se prend pour Frida Kahlo, ce qui est de plus en plus fréquent. Pacifiée, El pose pour un portrait, assise sur une chaise de bistrot que cache la foison de ses cotillons et de ses jupons, volants blancs, blouse noire, gilet aux passements brodés d'or. El a la sagesse qui frôle l'ennui, académique dit-on encore. Un long sautoir de perles sauvages éclaire le hâle de son teint, quand un ruban tressé dans ses cheveux noirs, se terminant en un épais nœud d'un bleu de ciel et d'enfance, ouvre des pans d'horizon entiers par lesquels El rêve s'échapper. El joue à déployer une morgue de patricien, mais une cigarette fume avec impertinence entre ses doigts et un minuscule chihuahua cocardier et irritable, à ses pieds, est prêt à tous les combats pour assurer sa défense. Derrière elle, l'éther l'attend.

Par un heureux glissement de langage fréquent chez les personnes distraites ou peu inquiètes de l'effet des paroles qu'elles prononcent, Jean Cocteau, couché dans l'ombre de sa chambre du Palais Royal, affichant dans son sommeil un large sourire de complet ravissement, finissait sa nuit dans les bras d'Orphée.

I only wanted to see you laughing in the purple rain

de deux doigts scelle le sacré

renvoie le vide à la grâce

un silence à peine sanctifié

le regard inféodé de l'archange

Lucifer sourit sous cape

(Je me sens parfois terrassé par mon époque et par un même désespoir, insoutenable, que celui qui avait écrasé Stefan Zweig).

I only wanted to see you laughing in the purple rain

Ils entouraient Hiérophante avec une concentration couvant un émoi qui, quoique contrôlé, était palpable. Les feddayin avaient trouvé, dans les gravas de l'explosion d'une maison, une boîte de stylos-feutres encore en bon état. Partis d'une sorte de pari stupide, pour tromper l'ennui des longues gardes, ils avaient décidé de couvrir le corps diaphane de Hiérophante de dessins et d'arabesques, lui qui aimait à se sentir immaculé. Mais le jeune sage, et néanmoins guerrier, s'était pris au jeu et, avec une bienveillance où se mêlait un plaisir visible, il avait laissé ses compagnons le gribouiller de motifs noirs et verts et rouges. Sur le torse, le portrait d'une femme